

## Les « bibliothécaires » : du mythe d’Alexandrie aux mythes de la Renaissance

L’homme-livre qu’Arcimboldo peint à la cour de Vienne, en 1562, pour Maximilien II, et qui nous est devenu familier comme icône de bibliothèque<sup>1</sup>, représente au mieux une culture où le livre illustre tous les pouvoirs, celui de l’intellectuel, celui du prince-mécène qui sait en faire un instrument de son prestige. Le portrait-rébus de l’humaniste Wolfgang Lazius, bibliothécaire et historiographe de l’empereur, peut aussi être interprété comme une sorte de métonymie de l’homme, du livre ou du lieu : le collectionneur de livres, le livre collection, la bibliothèque idéale. Au moment du triomphe de l’imprimerie et des littératures nationales, les livres, comme les langues vernaculaires cherchent leur signification, leur ordre et leur modèle. L’homme-livre est bien le contemporain des grandes entreprises bibliographiques : ambition d’une *Bibliotheca universalis* (1545) avec Conrad Gesner, volonté d’une bibliographie nationale, avec les *Illustrium majoris Britanniae scriptorum* (1548) de John Bale en Angleterre, avec la *Libreria* (1550–51) d’Antonio Francesco Doni en Italie, et avec *La Bibliothéque* (1584) de François de La Croix du Maine ou *La Bibliothéque* (1585) d’Antoine Du Verdier en France<sup>2</sup>. Ces ouvrages trouvent leur légitimité et leur valeur dans l’affirmation – contradictoire seulement si on oublie ce que fut l’humanisme – d’une tentative inédite inscrite dans une longue tradition. Si les bibliographes, en effet, se mettent en avant comme précurseurs, ils veillent également à définir leur intention par rapport aux grands modèles historiques. Dans cette recherche des origines, le *Museion* d’Alexandrie, dont on sait en réalité bien peu de choses, devient lieu fondateur où se réfléchissent le prince idéal, le bibliophile humaniste et le bibliographe méthodique.

---

<sup>1</sup> Sur le site de la B.N.F., le *Bibliothécaire* d’Arcimboldo signale SINDBAD : c’est-à-dire la possibilité d’interroger un bibliothécaire.

<sup>2</sup> Sur ces « bibliothèques sans murs », voir R. Chartier, *L’ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle*, Alinéa, Aix-en-Provence, 1992, p. 69–94, et E. Mortgat-Longuet, *Clio au Parnasse. Naissance de l’« histoire littéraire » française aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 63–67.

Du prestigieux édifice élevé par Ptolémée Philadelphie, de son inspirateur, le Grec Démétrios de Phalère, de sa destruction, les historiens et les archéologues débattent aujourd'hui encore, tant les données irréfutables sont minces. La seule description qui nous soit parvenue est celle du géographe Strabon<sup>3</sup>, encore ne fait-il pas explicitement mention de la bibliothèque dont le plus ancien témoignage est bien postérieur à la date supposée de sa fondation, au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>4</sup>. Durant l'Antiquité même cependant, et au-delà des confusions entre les rôles respectifs des trois Ptolémées<sup>5</sup>, se mettent en place tous les éléments du modèle fondateur. Le récit de Galien, héritier déjà d'une tradition, met en lumière la politique volontariste du prince dans la constitution d'une bibliothèque universelle qui atteste à la fois son prestige et ses ambitions :

On raconte que Ptolémée, alors roi d'Égypte, était si fier de ses livres, qu'il avait ordonné que les livres de toute personne qui débarquait lui soient apportés, qu'on en fasse une nouvelle copie sur papyrus, que ce soit la copie qui soit restituée à leur propriétaire [...]. Ce Ptolémée mit beaucoup d'ardeur dans l'acquisition de tous les livres anciens comme en témoigne bien le récit de ce qu'il fit aux Athéniens : leur ayant versé une caution de quinze talents d'argent en échange des exemplaires de Sophocle, d'Euripide et d'Eschyle pour en faire une unique copie avant de les rendre immédiatement en parfait état, il fit copier à grands frais sur le plus beau des papyrus ; il garda ce qu'il avait reçu des Athéniens et leur renvoya les copies, les invitant à garder les quinze talents et à accepter, à la place des anciens exemplaires qu'ils lui avaient donnés, les neuf.<sup>6</sup>

L'institution du prince renaissant pouvait trouver à Alexandrie son inspiration et son modèle. Alors que Rome, Alcalá, Louvain fondent collèges et universités où pourra renaître la culture grecque, à Paris, Guillaume Budé présente à François I<sup>er</sup> un projet plus ambitieux encore<sup>7</sup>. Le « Temple des Muses », que l'humaniste appelle de ses vœux est bien davantage que ce que sera finalement

<sup>3</sup> *Géographie*, XVII, I, 8 : « Quoi qu'il en soit, toute cette suite de palais tient le long du port et de l'avant-port. À la rigueur on peut compter aussi comme faisant partie des palais royaux le Muséum, avec ses portiques, son exèdre et son vaste cénacle qui sert aux repas que les doctes membres de la corporation sont tenus de prendre en commun. On sait que ce collègue d'érudits philologues vit sur un fonds ou trésor commun administré par un prêtre, que les rois désignaient autrefois et que César désigne aujourd'hui ».

<sup>4</sup> Il s'agit de la *Lettre d'Aristée* (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), entretien imaginaire entre Démétrios et Ptolémée, à l'occasion d'une visite de la bibliothèque par le souverain. Le « préposé à la bibliothèque royale » fait état du nombre de rouleaux conservés (200 000) et plaide pour une augmentation jusqu'à 500 000 (Aristée, *Epistula ad Philocratem*, X, 317. *Lettre d'Aristée à Philocrate*, éd. A. Pelletier, Paris, Le Cerf, 1962, 1976). Voir L. Canfora, « La bibliothèque d'Alexandrie et l'histoire des textes » *Cahiers du CeDoPal*, n°1, Éditions de l'Université de Liège, 2004, p. 15.

<sup>5</sup> Voir L. Canfora, « La bibliothèque d'Alexandrie et l'histoire des textes », *op. cit.*, p. 16.

<sup>6</sup> Galien, *Hippocratis epidemiorum liber III et Galeni in illium commentarius II*, dans *Galenii opera omnia*, éd. K. Kühn, vol. 17a, p. 606. Traduction d'après P. Ballet, *La vie quotidienne à Alexandrie (331-30 av. J.-C.)*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2003, p. 120.

<sup>7</sup> Voir G. Gadoffre, *La Révolution culturelle dans la France des humanistes*, Genève, Droz, 1997, p. 208-209.

le Collège des lecteurs royaux, institué en 1530. Il rêve d'un magnifique édifice, face au Louvre, abritant une prestigieuse bibliothèque, attirant des savants de toute l'Europe qui sembleraient voués au culte d'Athena, enfin d'un nouveau *Museion* qui illustrerait à la fois une idée de la culture, encyclopédique au sens ou les Grecs l'entendaient<sup>8</sup> – cercle des connaissances –, et le lien institutionnel entre les Lettres et le Prince. L'histoire du réveil de la culture, telle qu'elle s'écrit au XVI<sup>e</sup> siècle, peut faire alors de Ptolémée Philadelphie une des incarnations d'une autre figure imaginaire, celle de François I<sup>er</sup> chassant l'erreur et l'ignorance grâce à son amour des livres et des lettrés tel qu'on le voit peint par Rosso Fiorentino dans la galerie de Fontainebleau, en empereur romain entrant dans le temple de Jupiter, armé du glaive et du livre.

Antoine Du Verdier, dans la « Préface sur sa *Bibliothèque* »<sup>9</sup>, un des premiers catalogues, avec celui de La Croix du Maine, de « tous ceux qui ont écrit ou traduit en français », construit un long discours démonstratif que l'on pourrait résumer ainsi : le savoir étant le seul bien véritable, les livres qui le transmettent doivent être nommés « trésor » et leurs auteurs des bienfaiteurs universels ; puisque les bibliothèques sont les conservatoires de ces richesses, leur fondation est œuvre vraiment royale et digne d'immortalité ; avec le Collège royal et la Bibliothèque de Fontainebleau, François I<sup>er</sup> a fait revivre les idéaux qu'illustraient les grandes bibliothèques antiques et qu'avaient anéantis les barbares ; l'essor de la culture française qui s'en est suivi, l'abondance des livres en français justifient une *Bibliothèque* ou catalogue bibliographique, trésor des trésors. Le discours conjugue l'éloge du livre avec l'exaltation d'une politique royale qui a su faire briller l'empire français de tout l'éclat de sa langue, et du rayonnement de ses savants.

Or si en un livre se trouve si grand' richesse, que dirons-nous d'une librairie, où seront plusieurs milliers de livres ? Ce peut-il au monde de trouver chose plus précieuse. Il n'est donc action plus royalle, et plus digne d'immortalité, que d'amasser en un lieu les livres espars, ça et là en danger d'estre perdus sans aucun remède. Ptolémée Filadelphie

---

<sup>8</sup> G. Budé, *Institution du prince*, Paris, 1547, XXI, p. 88 : « ... une perfection des arts liberaux et sciences politiques qu'on appelle en grec, *Encyclopedia*, qui veut autant à dire (pour le declarer briefvement) comme erudition circulaire, ayans lesdictes sciences et disciplines connexité mutuelle et coherence de doctrine et affinité d'estude qui ne se doit ny peult bonnement separer ny destruire par distinction de faculté ou profession [...], pource que toutes les sciences s'entretiennent comme font les parties d'un cercle qui n'a ny commencement ny fin. »

<sup>9</sup> *La Bibliothèque d'Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas. Contenant le Catalogue de tous ceux qui ont écrit, ou traduit en François, et autres Dialectes de ce Royaume, ensemble leurs œuvres imprimées et non imprimées, l'argument de la matière y traitée, quelque bon propos, sentence, doctrine, phrase, proverbe, comparaison, ou autre chose notable tirée d'aucunes icelles œuvres, le lieu, forme, nom, et datte, où, comment, et de qui elles ont esté mises en lumière. Aussi y sont contenus les livres dont les auteurs sont incertains. Avec un discours sur les bonnes lettres servant de Préface. Et à la fin un supplément de l'Épitome de la Bibliothèque de Gesner*, Lyon, Barthelemy Honorat, 1585. Nous citerons Du Verdier d'après l'édition de Rigoley de Juvigny, Tome 3, Paris, Lambert, 1782.

n'employoit les finances quoyque très-amples, guierre ailleurs qu'à amasser de toutes parts du monde des livres d'auteurs excellens, en quelconque profession et langue que ce feust : et par tel moyen s'acquit renom immortel, dressant celle sienne tant prisée Librairie d'Alexandrie, où, à ce qu'on dit, se trouvoient sept cens mille volumes, pour laquelle accomplir de tout point il se servit de l'industrie de ce rare personnage Demetre Falerée. O Roy vrayment digne d'éternelle mémoire !<sup>10</sup>

La célébration de Ptolémée appelle et annonce la glorification de François I<sup>er</sup> qui, malgré tous les obstacles dressés par le « monstre ignorance », c'est-à-dire les représentants d'une scolastique sclérosée, a sonné le réveil français avec le collège des lecteurs royaux, et la « tant renommée librairie de Fontainebleau ». En même temps, l'évocation du rôle de Démétrios de Phalère qui, selon une tradition remontant à la *Lettre d'Aristée*, aurait eu la charge de la bibliothèque, avec la mission d'acquérir si possible « tous les livres du monde »<sup>11</sup>, prépare l'éloge de Guillaume Budé<sup>12</sup>, tout en soulignant ce lien nécessaire entre le lettré et le prince qu'avait si bien démontré le fondateur du collège royal dans le *De philologia* ou dans l'*Institution du Prince* : « Nous disons que c'est gloire royale que d'honorer les Livres de ceulx qui ont le sçavoir de composer et escrire saïgement... »<sup>13</sup>

Cependant si le mythe d'Alexandrie peut se confondre avec celui de ses souverains, il nourrit aussi un fantasme qui traverse toute l'histoire, celui des « bibliothèques en feu », celui de la destruction des livres<sup>14</sup>. Bien avant Du Verdier, Richard de Bury, qui, dans son *Philobiblion*, se livrait à la même apologie des collectionneurs et conservateurs de livres, et offrait un des premiers modèles de règlement pour une bibliothèque publique, brossait le tableau hallucinant d'Alexandrie en flamme :

Qui ne frémit d'horreur d'un si funeste holocauste, où l'encre est offerte à la place du sang ? Les neiges éblouissantes du parchemin craquetant sont couvertes de sang, là où sont anéantis par les flammes dévorantes tant de milliers d'innocents, de la bouche desquels il ne sortit jamais un mensonge. Le feu, qui ne sait rien épargner, réduit en une cendre infecte tous ces écrits de la vérité éternelle. Les sacrifices des filles d'Agamemnon et de Jephthé, pieuses filles égorgées par le glaive paternel, semblent être des crimes moins affreux<sup>15</sup>.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. iii-iv.

<sup>11</sup> « Démétrios de Phalère, ayant la charge de la bibliothèque du roi, reçut de grosses sommes d'argent pour acquérir si possible, tous les livres du monde », cité par F. Baez, *Histoire universelle de la destruction des livres*, Paris, Fayard, 2008, p. 73.

<sup>12</sup> A. Du Verdier, *op. cit.*, p. XXII : « Le Roy François I, digne de gloire immortelle, de soy-mesme très-enclin à favoriser tous libéraux estudes, et incité de grands hommes, en spécial de Guillaume Budée, qui pour sa rare doctrine estoit en crédit près Sa Majesté, mit la main à la réformation... »

<sup>13</sup> G. Budé, *De l'institution du prince*, Paris, J. Foucher, 1547, p. 87.

<sup>14</sup> Voir L. X. Polastron, *Livres en feu. Histoire de la destruction sans fin des bibliothèques*, Paris, Denoël, 2004.

<sup>15</sup> R. de Bury (1287–1345), *Philobiblion. Excellent traité sur l'amour des livres*, trad. H. Cocheris, Paris, Aug. Aubry, 1856. Consultable sur <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/richard/pholobiblion>

La destinée de la bibliothèque d'Alexandrie nourrit, chez Du Verdier comme chez Richard de Bury qui, lui, dénonçait la négligence des clercs, une réflexion sur les causes de l'anéantissement des livres. Les pertes dommageables sont dues d'abord à ceux qui entendent mal l'amour des livres et qui font, au contraire du modèle alexandrin, de leur bibliothèque un bien privé, au risque de la voir servir de pâture au vers ou d'aliment au feu. Cependant, les guerres sont la cause la plus manifeste de la disparition des bibliothèques. Il ne fait aucun doute, pour Du Verdier, que la « librairie d'Alexandrie » a été anéantie dans l'incendie allumé par les soldats de César et sans qu'ils en aient reçu l'ordre. C'est au reste la version transmise par Aulu-Gelle<sup>16</sup>, et que rappelait Richard de Bury, mais, au XVI<sup>e</sup> siècle, l'admiration pour l'auteur des *Commentaires*, pour le lettré zélé, rend plus encore inconcevable sa responsabilité dans la destruction du *museion*. L'image des avars soldats brûlant les livres dont ils ne pouvaient faire leur butin est le décor d'arrière-plan d'une autre construction imaginaire : une guerre des Muses contre l'ignorance, en somme une *Musagnoeomachie*<sup>17</sup>, dont l'histoire commence à Alexandrie, se poursuit en Italie, avec Laurent de Médicis, et s'achève en France, après la victoire de François I<sup>er</sup>, « Hercule Chasse-mal »<sup>18</sup>, contre toutes les forces aveugles qui avaient ruiné les sciences. Dans ce combat, le prince est le général d'une armée composée d'hommes-livres, à l'image du rébus d'Archimboldo : ces humanistes qui ont sauvé et recueilli en eux tous les trésors de la connaissance ; ces bibliophiles et bibliographes qui conservent les livres et leur mémoire. *Le Philobiblion* donnait une longue description des comportements contre lesquels devait lutter un bibliothécaire de monastère<sup>19</sup> : lecteur manipulant un manuscrit avec des mains grasses, griffonnant dans les marges, appuyant ses coudes sur le volume, laissant, comme marque-page, des fétus qui ensuite pourrissent et endommagent la page ou la reliure. Du Verdier stigmatise, quant à lui, ces grossiers ennemis des lettres qui ne voient dans les livres que du papier tout juste bon à servir de « cornets aux apothicaires »<sup>20</sup> ou bien qui les détruisent ou défigurent pour mieux masquer leur propre ignorance. Les queues de martre, qui servaient à épousseter les livres et

<sup>16</sup> Aulu-Gelle, *Les nuits attiques*, Livre VI, chap. 17 : « les Ptolémées fondèrent en Egypte une riche bibliothèque qui renfermait près de sept cent mille volumes rassemblés ou écrits par leurs ordres. Mais dans la première guerre d'Alexandrie, tandis que la ville était au pillage, il arriva, non par suite d'aucun ordre, mais par l'imprudence de quelques soldats auxiliaires, que le feu prit à la bibliothèque ; et cette magnifique collection fut la proie de l'incendie. »

<sup>17</sup> Pour reprendre le titre du poème de Du Bellay, publié en 1550 à la suite de *L'Olive*, et qui chante la victoire des Muses françaises contre le Monstre Ignorance, d'abord chassé par François I<sup>er</sup>, puis terrassé par Henri II (*Œuvres poétiques IV*, éd. H. Chamard, Paris, Nizet, 1983, p. 8, v. 121-127).

<sup>18</sup> A. Du Verdier, *op. cit.*, p. xxi.

<sup>19</sup> R. de Bury, *Philobiblion*, *op. cit.*, ch. XVII « Des livres que l'on doit toucher et arranger avec soin ».

<sup>20</sup> A. Du Verdier, *op. cit.*, p. v.